

Sous le kiosque de la mémoire, tout l'orchestre s'est tu. Plus personne ne bougeait : les cordes n'étaient plus grattées, les vents ne transformaient plus aucun souffle en musique, et les marteaux du piano ne frappaient plus les cordes cachées. Le tout formait comme une boîte à musique que l'on avait refermé. Seul moi, bercé entre la puissance d'être l'unique à se mouvoir et l'impuissance face à cette scène que je voulais redémarrer.

Je venais rendre hommage à la personne que j'avais perdu. Cela faisait déjà un an qu'elle s'était endormie suite à sa maladie. On venait souvent écouter les musiciens jouer, voir les saltimbanques s'agiter et la troupe de la ville danser. Chacun était heureux et surtout nous deux. Ne sachant que faire, je m'étais mis à contourner chaque personnes immobiles, constater le bonheur que j'avais tant perdu.

Le kiosque était rempli des hommes et des femmes qui maîtrisaient leur art, auparavant je les voyais joyeux, en me rapprochant, je remarquais de grandes perles d'eau coulant de leurs fronts. Des visages dont les rides étaient tirées vers le bas : la fatigue; et pour peu car l'étui à guitare était quasiment vide de pièces. J'entrepris de déposer un euro et je le fis, bien que je su que ce n'était qu'anecdotique par rapport au nombre de musiciens. Une vie était cachée derrière les ravissantes musiques.

Lorsque je descendis les quelques marches de leur scène circulaire, je vis à quelques pas, un petit nombre de personnes prêtent à applaudir d'enthousiasme. Je suivis leurs regards pour trouver l'objet d'une telle démarche : un homme à genoux délivrant d'une boîte un bijou pour une belle fille de son âge. "Une demande à l'ancienne, comme celle que tu m'as fait l'an dernier", me disait une voix qui semblait provenir de mon épaule droite, juste derrière moi. Je l'avais reconnu, ma chère et tendre. J'imaginai nous voir à la place des jjeunes gens, moi à genoux, elle, les larmes sur la joue prête à se jeter à mon cou. "Un an, que ce fut il y a bien longtemps", m'étais-je dis. Je me retourna alors et lui répêta cette phrase.

Elle était vraiment là, devant moi, si blanche, si pâle et pourtant si belle. Mon cerveau n'avait que peu de mal à lui donner les couleurs qui lui manquait : des joues rosées qui rougissaient facilement mais sans trop de vulgarité, des yeux bleus si profonds que je sentis mon souffle se couper comme noyé et une robe qui, à mes yeux, était verte, comme celle dans laquelle elle m'a été otée. Une robe qui l'aurait transformé en plante si cela aurait été ma volonté : mais je voulais en profiter. Les yeux fixés dans les siens avant qu'elle les détourna pour regarder au loin, près de la fontaine. Comment n'avais-je pas remarqué cette foule qui s'était rassemblée ? Qu'est-ce que cette fontaine contenait donc ? Mon amante me suivait lorsque je me suis rapproché du monument. Dans l'eau, un corps bleu dont la tête reposant sur un oreiller de tissu sûrement déposé ici par une âme charitable. Je ne préciserais pas que je connaissais cet homme. Je le voyais chaque jour du lever au coucher. Alors que je voulais accourir pour le sauver. Mon trésor me disait : "Je t'attendais". Avais-je voulu tenter de me secourir moi-même ? Quel idiotie ! Pourtant, je fermis les yeux sec et tenta de les ouvrir à nouveau, je porta ma main à ma tête et sentit derrière l'oreille gauche, une énorme bosse recouverte d'un morceau de taffetas, tissu du coussin.